

déjà versé dans les sciences, et qui serait heureux de joindre ses travaux aux miens.

Seulement, il ajouta que cet homme, étant un personnage d'importance, et ayant les motifs les plus sérieux pour ne pas être connu, ne venait jamais où l'on que masqué soigneusement, et qu'il n'enlevait jamais son masque.

Peu m'importaient ces détails ! Je comprenais que le vieillard me cachait la vérité, mais la curiosité me poussait, et j'acceptai son offre.

Nous gagnâmes donc le logis mystérieux, et dans un laboratoire magnifique, je trouvai ce personnage masqué.

Plus tard, je fus conduit par maître Eudes dans deux autres laboratoires différents, et dans chacun de ces trois laboratoires, je retrouvai le même personnage masqué.

Je ne pouvais me tromper, c'était bien le même homme et cependant on eût dit que c'était à trois savants différents que j'avais affaire dans chacun de ces trois laboratoires.

Effectivement, dans le premier, je rencontrai un savant alchimiste poursuivant intrépidement la réussite du grand œuvre.

Dans le second, je trouvai un mécanicien doué de facultés extraordinaires.

Dans le troisième, enfin, un homme d'une intelligence si vaste qu'elle embrassait toutes les différentes branches des sciences connues de l'humanité.

Il paraissait, de préférence, s'adonner à la physique et se consacrait à l'étude du fluide électrique que les Grecs nous ont indiqué par leur expérience du frottement de l'ambre.

Ce chimiste, ce mécanicien, ce physicien, se nommait Reynolds.

Toujours, et hermétiquement masqué, ainsi que m'en avait prévenu maître Eudes, son visage était tellement bien caché qu'il me fut impossible de deviner ses traits.

Je compris promptement, au reste, la raison qui lui avait fait désirer ma présence. Mes longues et constantes études m'avaient rendu propre à lui donner des conseils dont il avait besoin.

À partir de ce moment, il fut convenu que tous les seconds samedis de chaque mois nous nous réunirions afin de travailler ensemble.

Les savants, pourvu qu'ils avancent dans la science, s'occupent peu ou point de ce que sont leurs compagnons de route, lorsque ceux-ci les aident à marcher en avant.

J'avais reconnu dans cet homme une intelligence supérieure et je me réjouissais du hasard qui m'avait conduit vers lui, sans chercher à pénétrer le mystère dont il voulait s'entourer.

Un soir cependant, par distraction plus encore que par curiosité, j'interrogeai Aldah endormie, sur le compte de ce personnage.

La jeune fille, ordinairement empressée à m'obéir, éprouva les difficultés les plus grandes à répondre.

Enfin, contrainte par ma volonté de plus en plus impérieuse :

— Cet homme, me dit-elle, est le fils de maître Eudes !

Son fils ! méritai-je surpris de cette révélation inattendue.

Je demandai ensuite à la somnambule, pourquoi il avait voulu travailler avec moi.

Elle me répondit que maître Eudes désirant faire de son fils un grand savant avait compris que moi seul pouvais lui donner les avis suprêmes ; puis elle manifesta tout à coup un trouble inexprimable et elle ajouta que je devais prendre garde à ma vie, qu'un danger me menaçait, qu'elle ne pouvait dire ni voir ce

danger, mais qu'il existait et qu'il provenait de cet homme masqué et du vieillard.

De plus en plus étonné, je pressai Aldah de me révéler pour quoi maître Eudes me cachait sa parenté avec mon compagnon de travail, quel était celui-là, et qu'était donc maître Eudes lui-même ?

Aldah ne put me répondre.

Je la pressai plus vivement de questions, je la torturai, je brisai ses forces et les miennes sans parvenir à la faire parler.

Effoie, haletante, épuisée, la pauvre enfant demanda grâce avec des cris déchirants.

Emporté par la fièvre de l'impatience et par le désir de connaître la vérité, je n'eus pas pitié d'elle.

— Je veux que tu répondes ! dis-je en chargeant de fluide cette tête qui se penchait sous le choc de ma volonté.

— Je ne puis, fit Aldah en se tordant.

— Pourquoi ?

— Je ne vois pas. Je puis voir !

— Et que faut-il, pour que tu voies ? continuai-je avec un redoublement de violence ?

— Il me faut être en communication directe avec ceux dont vous voulez que je connaisse les pensées.

— Il faudrait qu'il fussent ici, alors, près de toi ?

— Oui...

— N'y a-t-il donc pas d'autre moyen que tu connasses leur pensée sans que tu les voies ?

— Si... il en existe...

— Lesquels ?

— Donnez-moi quelque chose qui leur ait appartenu... qu'ils aient porté... ou mieux encore...

— Quoi ?

— Une boucle de cheveux...

— Une boucle de cheveux ?... fis je avec étonnement.

— Oui.

— Une boucle de cheveux ? répétais-je sans croire à l'assurance que me donnait la somnambule. Quoi ! cela te suffirait pour connaître les pensées d'un homme auxquels ces cheveux auraient appartenu, pour me révéler sa condition, ce qu'il a été, ce qu'il est, ce qu'il a fait ?

— Oui, si vous le commandez !

Je doutais encore : il me fallait des preuves pour me convaincre que la science pouvait aller si loin.

Tout à coup une pensée surgit dans mon esprit : je me rappelai les cheveux recueillis sur le sein de la comtesse mourante.

Aldah ignorait toute cette lugubre histoire, je savais que le comte de Bernac était en ce moment dans son château, je voulus tenter un essai.

J'allai quérir le médaillon, je l'ouvris, et je mis la boucle soyeuse entre les mains d'Aldah.

Puis, après l'avoir laissée reposer un temps suffisant, et qui me parut bien long, je commençai l'expérience.

Comme précédemment, Aldah hésita et sembla éprouver les plus grandes difficultés pour me répondre.

Enfin, le jour se fit dans son cerveau, et elle parla.

— Celui à qui appartenaient ces cheveux était bien jeune lorsqu'on les lui a coupés, dit-elle.

— Oui, répondis je. Et maintenant ?

— Maintenant il est un homme.

— Le voyez-vous ?

— Parfaitement, bien qu'il soit loin d'ici...